# Théâtre Français. *Molière avec ses amis*.

Je n'ai plus rien à dire sur la pièce ; mais il y a toujours beaucoup à dire sur les personnages : ce sont des hommes qui seront l'entretien des siècles ; et plus ils deviendront anciens ;, plus on en parler, parce qu'on en sentira plus vivement la perte. Boileau, l'un de ceux qui font la meilleure figure dans la comédie de M. Andrieux, se soutiendra dans la postérité la plus reculée, parce qu'il est appuyé sur la base éternelle de la raison. Les philosophes, pendant la courte durée de leur empire, ont eu des prédilections, des antipathies : ils avaient élu certains auteurs ; d'autres étaient réprouvés : ils aimaient Fénelon, parce qu'il avait été condamné par l'église ; Molière, parce qu'il avait composé *Le Tartuffe*; mais ils ne pouvaient souffrir Boileau, ce fléau du mauvais goût et du faux bel-esprit, cet oracle du bon sens et de la vérité : ils l'insultèrent en pleine académie, et cette vengeance état juste ; c'était même pour eux un devoir de piété filiale. Boileau avait immolé leurs pères en littérature, les Chapelin, les Scudéri, les Cotins, tous académiciens illustres dont ils étaient les héritiers. Le satirique avait rempli de deuil cette compagnie, et jamais il n'en eût été membre sans un ordre exprès de Louis xiv.

C'est un effort sublime de magnanimité dans l'Institut d'avoir proposé l'éloge de cet ancien ennemi de l'académie française : un pareil sujet n'était pas moins délicat et moins important que la question sur les effets du luthéranisme. Le corps littéraire qui sollicite de pareilles discussions, doit compter beaucoup sur le courage et les lumières des auteurs, et plus encore sur sa propre impartialité. Il était à désirer pour l'honneur de l'Institut, qu'aucun des ouvrages présentés ne lui parût digne de la couronne ; mais la question du luthéranisme a été traitée de manière à forcer ses suffrages ; et malheureusement il se trouve que la dissertation couronnée est une insulte pour la langue et la nation française, un outrage pour le bon sens, pour la philosophie morale et politique.

L'Institut a été plus heureux dans l'éloge de Boileau : cette société a le mérite de la proposition, et le bonheur d'avoir évité l'embarras et le danger du jugement. Les écrivains qui connaissent les opinions de l'Institut, et ne les partagent pas, n'ont pas même tenté l'entreprise : ceux qui sont animés du même esprit que les juges, n'ont pas eu autant de force que de zèle. Le législateur de notre Parnasse a glacé l'éloquence servile de ces petits orateurs philosophes : épouvantés de son air mâle et de sa majesté austère, comme jadis l'esclave Cimbre des regards menaçants de Marius, ils ont jeté la plume en s'écriant : Il n'est pas possible de louer Boileau.

Comment louer, en effet, un homme respectueux pour les anciens, imitateur de leurs beautés et défenseur de leurs principes ; un homme qui n'a point d'apprêt, et qui met sa gloire à revêtir le bon sens de tous les charmes de la poésie ? Comment louer un auteur d'une si rare prudence, d'un goût si sévère, d'une correction si rigide ; un auteur inexorable pour les écarts et les faiblesses, qui n'accorde rien à l'éclat, à l'ambition, au luxe ; un critique intolérant, un inquisiteur littéraire, ennemi des nouveautés, sans humanité pour le mauvais goût, sans pitié pour la médiocrité orgueilleuse, sans égard pour les prétentions de la vanité ? Comment louer ce farouche censeur du beau sexe ; ce poète qui n'est ni galant ni sensible, et dont le cœur n'a jamais fait un vers ; et ami de la religion, du gouvernement et des mœurs, qui pense si peu et qui écrit si bien ; qui n'est point philosophe et qui se contente d'être sage ; qui réunit, à la foi d'un humble fidèle, le talent et le style d'un grand maître ? Enfin, comment louer un homme qui a tant loué Louis xiv ? Cela n'est pas possible.

Comme chef de notre littérature, comme fondateur de notre école poétique, Boileau a singulièrement influé sur la gloire de la langue et de la littérature française ; il réclame une part considérable dans les succès des grands hommes qu'il a formés. Son *Art poétique* sera la règle et le code éternel des auteurs à venir ; et tandis qu'une foule d'ouvrage brillants et dangereux n'offrent presque que des erreurs et des défauts à éviter, les écrits de Boileau fourniront à jamais des leçons et de exemples : ce poète de la raison et du goût sera, dans tous les âges, un guide fidèle et sûr pour tous les jeunes gens entraînés par une noble ardeur dans la carrière des lettres ; ils trouveront en lui un précepteur, un modèle. Ses poésies sont peu nombreuses, mais limées et parfaites ; il n'a pas entassé des volumes pleins de fatras, où le bon se trouve noyé dans un océan de mensonges, de folies et d'ordures : ses vers ne présentent pas une idée qui ne soit juste et saine, pas un sentiment qui ne soit pur et vrai ; et je dirais volontiers à tous les nourrissons des Muses :

Que ses sages écrits, par la raison dictés,

Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.

Boileau est donc l'homme qui a rendu les services les plus essentiels à la littérature : c'est e mentor universel ; c'est la loi. Il ne faut pas le considérer comme un faiseur de vers ; mais comme un citoyen qui a mieux mérité de la patrie qu'une infinité e personnages qui, par leur fortune et leurs emplois, se croyaient bien plus importants que lui :

Mais à l'humanité, si parfait que l'on soit,

On paie le tribut toujours par quelqu'endroit.

Ceux qui voudraient agréger Boileau à la philosophie moderne, trouveraient peut-être un prétexte dans *Le Lutrin*: les railleries qu'il s'est permises sur les chanoines, quelque mesurées, quelque innocentes qu'elles paraissent, ont peut-être donné un exemple dangereux à des auteurs qui n'ont pas su, comme lui, se contenir dans de justes bornes.

Quand une institution est intimement liée avec le gouvernement et la tranquillité publique, jeter le plus léger ridicule, même sur ses abus, c'est une indiscrétion qui peut avoir des suites funestes. Le peuple n'est pas philosophe, et ne distingue pas l'abus d'avec la chose : il saisit avidement tout ce qui flatte son goût pour l'indépendance, et s'empresse toujours d'accueillir les satires, même les plus indirectes, qui touchent à la religion et au gouvernement, les deux plus puissants freins des passions et de la licence. Après avoir ri des moines et des chanoines, il ne tarde pas à rire de la religion elle-même : c'est à l'autorité à faire avec sagesse les réformes convenables ; et ce n'est pas aux auteurs à les provoquer par d'imprudentes railleries pires que le mal.

Le grave Lamoignon ne vit point d'inconvénient dans cet ingénieux badinage, sur la mollesse et l'embonpoint des chanoines ; et j'ai presque honte d'être plus sévère que ce grand magistrat : mais *Le Lutrin*, qui est un chef-d’œuvre de poésie, d'imagination et de bonne plaisanterie, me paraîtrait encore meilleur s'il n'était pas comme le prélude et l'avant-coureur de toutes les facéties qui depuis ont porté un coup mortel à l'une des institutions les plus respectables et les pus utiles au genre humain.